Confédération Paysanne

Confédération paysanne du Centre-Val de Loire
Confédération paysanne de Loir-et-Cher

ACTES DU FORUM

L'élevage paysan

13 décembre 2024 – Blois

INTRODUCTION

PROGRAMME : 1h30 de conférence-débat, puis buffet offert par les paysan.nes de la Confédération paysanne de Loir-et-Cher. Co-organisation avec l'association étudiante « 41 Patates » de l'Ecole Nationale du Paysage.

Gaïa Douwes, membre de l'association étudiante « 41 Patates » :

Nous sommes très contents d'accueillir la Confédération paysanne pour la conférence. Nous sommes des étudiant.es paysagistes et nous avons une parcelle en Vienne où nous expérimentons pleins de systèmes pour voir si nous pouvons être autonomes en alimentation. Nous recherchons des personnes qui pourraient nous aider et avec qui nous pourrions échanger autour de ces questions. N'hésitez pas à nous retrouver tout à l'heure, au moment du buffet que nous avons cuisiné, pour en discuter.

Bertrand Monier, porte-parole de la Confédération paysanne de Loir-et-Cher, paysan à Monthou-sur-Bièvre à la Ferme de la Guilbardière (élevage bovin lait, porcin, et volailles) :

En réfléchissant à la thématique de cette année, on s'est rendu compte que l'on entendait beaucoup parler d'élevage, mais pas toujours du bon côté. D'un côté on parle d'élevage intensif, pas vraiment d'élevage paysan. De l'autre côté, le véganisme prône l'arrêt de l'élevage, y compris l'élevage paysan. A la Confédération paysanne, on pense que l'élevage existe dans nos sociétés depuis très longtemps et qu'on en a besoin.

La domestication remonte à environ 10,000 ans. A l'échelle de l'humanité, ce n'est pas si lointain. Depuis que la domestication est arrivée, nos sociétés ont changées avec un accès à plus de protéines et de sous-produits de l'élevage (miel, œufs, lait…) qu'on a transformé pour une conservation plus longue. A partir de ce moment-là, les sociétés ont été plus sédentaires. L'arrivée de l'élevage a changé nos façons de vivre et d'habiter sur la terre et a permis de se développer.

En Europe, 70% des terres cultivées sont destinées à nourrir les animaux. La moitié de ces terres constituent des prairies, le reste sont des cultures de céréales. Beaucoup de céréales sont produites pour les animaux. Par exemple, ici, au bord de la Loire, beaucoup de cultures de maïs sont destinées à nourrir les animaux, et principalement pour des animaux élevés en batterie. Il existe un lien important entre la céréaliculture et l'élevage.

INTERVENTION DE GILLES GUELLIER

Gilles Guellier est un paysan à la retraite du Loir-et-Cher, qui s'intéresse particulièrement aux questions d'énergie dans l'agriculture. Il est membre de l'association Blais'Watt.

BERTRAND : J'ai une petite surprise pour Gilles – je vous propose d'écouter l'extrait d'un épisode de l'émission radio de France Inter « On se décarbone » du jeudi 12 décembre intitulé « Un repas de fête décarboné : la viande ».

« Raphaël continue de préparer les fêtes de Noël et passe en cuisine... La viande représente plus de 35 % du bilan carbone de notre repas de noël. L'alimentation représente 15% des émissions de gaz à effet de serre des fêtes de fin d'année, et la viande y est pour beaucoup : elle représente plus du tiers du bilan carbone de notre repas de noël.

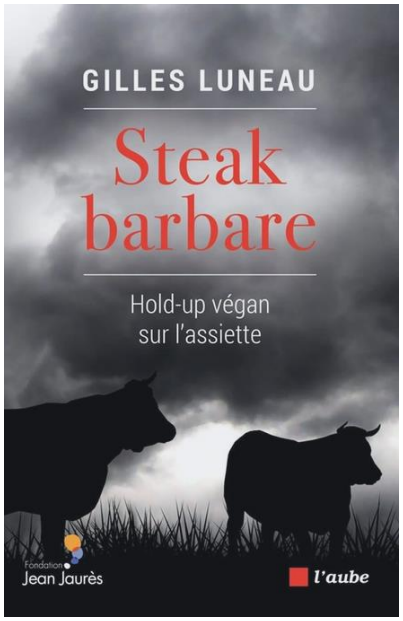
Les viandes rouges ont l'empreinte la plus élevée. Car nos ruminants consomment beaucoup de végétaux : une protéine de bœuf nécessite 10 protéines végétales, et comme ils émettent du méthane pendant leur digestion : ce sont les fameux rots dont on a déjà parlé… Si vous aimez la viande rouge, il faut donc la réserver pour les grandes occasions, et si Noël en fait partie, demandez à votre boucher une viande locale, élevée en agriculture raisonnée ou bio.

Diviser l'empreinte carbone de son réveillon par sept en privilégiant la viande blanche... Les porcs ou les volailles n'émettent pas de méthane, et ils sont moins gourmands que les ruminants : cinq protéines végétales suffisent pour faire une protéine de porc. Et il en faut seulement 3 pour faire une protéine de volaille. Donc pour en revenir au repas de noël, si vous remplacez la cote de bœuf par la dinde traditionnelle, vous divisez le bilan carbone de votre plat principal par sept... et par 15 avec un repas de noël végétarien

Car pour les végétaux, le chemin du champ à l'assiette est beaucoup plus court que pour la viande, où on rajoute des étapes de transformation et de distribution très énergivores. Cela explique qu'un repas de viande rouge va émettre entre 7 et 10 kg de CO2 par personne, contre seulement 500 grammes pour un repas végétarien… Donc pour le réveillon, si vous remplacez le gigot d'agneau par un risotto aux champignons, vous diminuerez le bilan carbone de votre plat principal par 15 !

Le poisson aura une empreinte carbone comparable à celle des viandes blanches. Et pour baisser son empreinte environnementale, on privilégiera les produits locaux avec un label environnemental comme l'écolabel public « pêche durable ». Enfin le dessert représente 45% des émissions de notre repas de noël : c'est encore plus que la viande, et ce sera le sujet de la prochaine chronique "on se décarbone"... »

GILLES : C'est archi faux. Une vache qui broute de l'herbe depuis des millénaires, c'est plus responsable que des gens qui épandent de l'azote sur une parcelle de blé. L'INRAE essaie de contrer les arguments. A Cellettes, l'association « Les vers solidaires » a fait venir Gilles Luneau, auteur du livre « Steak barbare : hold-up végan sur l'assiette ». Avec cette enquête aux USA, ils se sont rendu compte qu'à partir d'une cellule souche on peut faire de la viande. Il y a de l'argent à faire ! Mais cela veut dire qu'il faut détruire l'image de l'élevage pour que quelqu'un mange de la viande artificielle.



Le premier argument c'était : les pets des vaches. Les éleveur.euses se marrent, ils n'entendent jamais les vaches péter ! Après ils ont ajusté : c'étaient les rots.

Ça fait des millénaires qu'il y a des ruminants, depuis que l'herbe pousse. Sûrement bien avant nous. Quand le climat changeait, ce n'était pas la faute des ruminants.

L'étude de l'écologie, l'étude du cycle des éléments, les relations entre êtres vivants… Tout cela m'a donné envie de faire de l'agriculture, en prenant en compte ces éléments et l'importance de garder une relation animal-végétal.

Je me suis installé en considérant ça : produire à partir de l'animal et du végétal. A cette époque, l'installation la plus réaliste, la plus facile et résiliente, dans les réflexions de la Conf, c'est l'installation en polyculture-élevage. Si on remonte un peu plus loin, il y a 70 ans, il y avait des vaches dans toutes les fermes. Elles étaient là pour l'autonomie. Il y avait des chevaux. A ma naissance, y'avait pas de tracteurs. Un de mes premiers souvenirs, c'était le départ du cheval et l'arrivée du tracteur. Dire qu'il n'y a plus d'élevage, c'est discutable.

Les systèmes agricoles se sont spécialisés, grâce aux engrais azotés. Sans ça, pas possible, il y aurait de l'élevage dans toutes les fermes. Car pour fertiliser les céréales, il faut des déjections animales. Et ce sont ces engrais qui sont la principale contribution de l'agriculture au réchauffement climatique. Sur le PAT Pays des Châteaux, le projet ACCLIMAGRI financé par l'ADEME, dresse le bilan de la production agricole et en tire les conclusions sur les productions de GES. 67% des contributions de l'agriculture au réchauffement climatique ce sont les engrais azotés. L'avantage : le protoxyde d'azote quand on l'épand. Pour le fabriquer, il faut environ 1 à 3 tonnes de méthane pour produire 1 tonne d'azote.

Culture de blé panifiable sur 1 ha

	engrais	mécanisation	Gaz à effet de serre	Stockage carbone
Production végétale	+++	++	400	-
Polyculture élevage conventionnelle	++	+++	750	+
Polyculture élevage en BIO	0	+	100	++

Tableau comparatif des émissions de gaz à effet de serre selon différents types de production.

Dans les zones de montagne, les animaux destinés à la viande passent toute leur vie ou presque à manger de l'herbe, sans fertilisant. Ces élevages sont des puits de carbone. Et pourtant, à la radio, l'élevage le plus mauvais pour la planète c'est l'élevage bovin. Les gens qui écoutent sont des gens à même de consommer la bonne viande. Donc c'est un slogan très contre-productif.

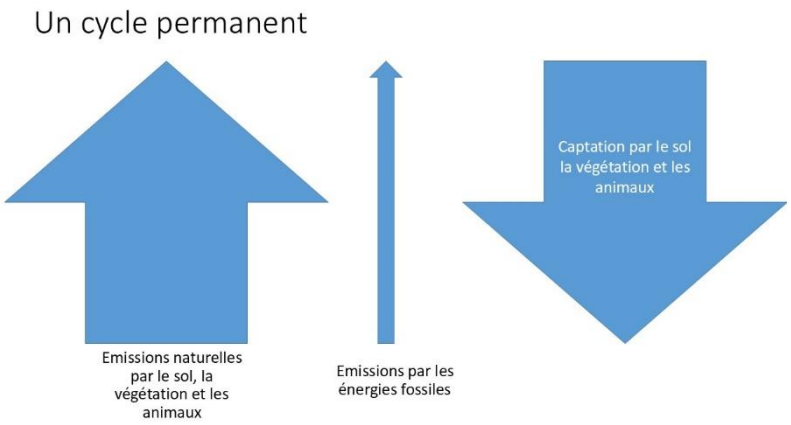
BERTRAND : La plupart des vaches mangent de l'ensilage de maïs. A la ferme de la Guilbardière, c'est 15L par jour par animal. En conventionnel c'est le double. Mais par rapport à la consommation d'énergie, on est plus performants par rapport à l'élevage intensif. En conventionnel, tous les matins, ils vont faire des rations dans la mélangeuse et les distribuer devant les vaches, sous stabule, sans sortir. Ils récupèrent ensuite le fumier qu'ils vont devoir épandre. Alors qu'une vache, au pré, elle récolte elle-même et bouse. Donc elle fait le boulot.

EMILE : J'ai repris la ferme de mon père, céréalier en Beauce qui a mis des moutons dans son système. En 2000, en bio, on n'avait pas le droit d'épandre du fumier non bio, donc les moutons ça faisait du fumier bio.

PUBLIC : Il y a un aspect qui n'a pas été soulevé, par rapport à la biodiversité. Sur les fermes d'élevage, c'est incroyable la diversité, par rapport à fermes céréalières.

BERTRAND : Chez les céréaliers bio sans élevage il y a un problème de phosphore, qui sont dans les déjections animales. En bio on fait des rotations de cultures, on amène de l'azote dans le sol. Sans les déjections animales qui contiennent du phosphore, le système ne fonctionne plus, et la fertilité chute si ce sont des cultures bio sans élevage depuis longtemps.

GILLES : C'est pour cela que l'argument du rot des vaches ne tient pas. Les plantes captent le carbone et elles en rejettent autant au même instant. C'est un cycle permanent. C'est malhonnête de prendre les rots des vaches et d'en faire un problème majeur. Mais un lobby n'est pas obligé d'être honnête. La vache fait partie de la dégradation de la plante.



INTERVENTION DE JOCELYNE PORCHER

Jocelyne Porcher est sociologue et directrice de recherches à l'INRAE. Elle a écrit plusieurs livres sur l'élevage et sur la relation de travail entre l'humain et l'animal.

Diffusion d'un extrait de 30 minutes du film « Droit dans leurs bottes », de Nathalie Lay sur la thématique de l'élevage paysan, qui suit le parcours de 5 éleveur.euses dans 5 productions différentes. Le film est en cours de finalisation et la sortie est prévue en 2025.

JOCELYNE : Des films sur l'élevage, y'en a pas tant que ça. Et ça décrit aussi ce que ça n'est pas. Jeune, j'étais éleveuse de brebis, puis j'ai repris des études agricoles, ce qui m'a permis d'avoir une meilleure compréhension de l'enseignement agricole, et de ses empêchements d'évolutions. Elever des animaux et produire, ce n'est pas la même chose. Au cours de mes études, j'ai travaillé dans une porcherie industrielle, et j'ai été complètement saisie. Je me demandais ce qu'était l'élevage, et ce que j'y faisais. C'est ce qui a conduit mon parcours de recherche.

Dans mon livre : « Vivre avec les animaux : une utopie pour le XXIème siècle » aux éditions La Découverte je souligne deux choses : l'élevage c'est 10 000 d'histoire avec les animaux, c'est une relation fondée sur différentes rationalités ; la production industrielle animale c'est 150 ans d'histoire. Je ne dis pas élevage industriel, car soit on fait de l'élevage, soit on fait de l'industrie.

Les productions animales prennent une nouvelle place au milieu du XIXème siècle : les agronomes et les vétérinaires se disent que les animaux pourraient rapporter de l'argent, que c'est une industrie comme les autres. Ils créent la zootechnie et conceptualisent l'animal comme machine-animal pour faire du profit. C'est la création de ces systèmes industriels, pour faire une industrie comme les autres. Donc ça ne date pas de l'après-guerre. Il y avait d'autres options pour développer l'élevage à la sortie de la guerre. Ce sont des systèmes industriels qui créent un univers concentrationnaire alors même que l'on sortait de la guerre et que l'on avait expérimenté la violence jusqu'à la nausée.

Ce que je veux souligner c'est la différence entre les productions animales (industrielles et intensives), qui sont concurrentes entre elles. Les différences ce sont les rationalités du travail. En élevage, il y a beaucoup de rationalités, dont la rationalité relationnelle. C'est la première quand on s'installe comme éleveur.euse sans l'obligation de reprendre ferme familiale. Bon, j'ai parfois rencontré des éléveur.euses pour qui c'était d'abord la nature ou l'écologie, mais qui ont été rattrapés par les animaux et pour qui maintenant ce qui compte ce sont les relations aux vaches avant tout le reste. Cette rationalité est nulle en élevage industriel. Ils ont viré les temps improductifs (où on regarde vaches, où on les traits…). Il y a aussi la rationalité morale en élevage. Par exemple, celle de la paysanne qui culpabilise de ce qu'a vécu ses vaches. C'est donner un sens moral dans leur relation aux animaux. Ça n'existe pas dans l'élevage industriel, il ne peut pas y en avoir. Ils sont écrasés par l'artillerie pour « moderniser » l'agriculture. C'est de la sensiblerie. Il y a aussi la rationalité esthétique : la fierté de faire du beau, d'avoir de beaux animaux. Le système industriel, c'est un système qui produit, beau ou pas on s'en fout. Enfin, il y a la rationalité économique : celle des productions animales, la seule. Seul

l'argent compte. Il ne faut pas le minimiser dans élevage paysan, mais avoir un revenu et faire de l'argent toujours plus sur les animaux, ce n'est pas la même chose. Il peut y avoir un conflit entre rationalité économique et rationalité relationnelle, comme, par exemple, pour réformer un animal qu'on aime bien.

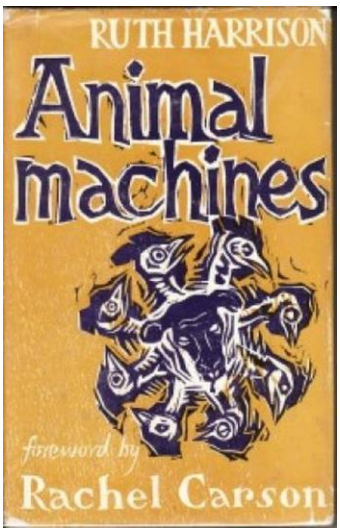
Ce démolissage de l'élevage paysan ce sont des gens qui ne savent pas de quoi ils parlent (journalistes…) mais ils servent la soupe à ceux qui connaissent et veulent faire évoluer les choses dans un sens particulier. Il y a des intérêts économiques énormes. Les productions animales ce sont une masse de chiffres d'affaires et de profit pour certains. Pour rappel, au XIXème siècle, c'est le début des productions animales et donc de la transformation de l'animal en machine. C'est la sortie des animaux du « travail », de ce que font les animaux. Au XXème siècle, c'est la sortie des animaux de la vue, enfermés dans des bâtiments, et on achète les produits dans des supermarchés. Puis la troisième étape c'est l'agriculture cellulaire. La prochaine étape c'est se passer complètement des animaux et produire de la viande à partir de cellules, prélevées pour l'instant sur des animaux, mais les banques de cellules permettront de s'en passer. Pour cela il y a un problème logistique de masse, car il y a besoin de produire massivement pour que ce soit rentable. Aux USA, les gens font du lait et du fromage à partir de la fermentation de précision. C'est aussi une technologie basée sur la transformation de l'ADN et d'enzymes pour faire produire à une bactérie des protéines laitières. Ça existe déjà et s'est déjà présenté comme une alternative vertueuse à l'élevage. Défendre l'élevage paysan, il en est plus que temps.

Ceux qui financent ces avancées scientifiques, c'est les GAFAM, les grands milliardaires, les gens très connus. En face, c'est l'élevage paysan, en France, en Europe. J'ai encadré une thèse d'une femme qui a travaillé avec des éleveurs du Tibet. On voit qu'il y a aussi une transformation industrielle de l'élevage.

Mon hypothèse c'est qu'il ne faut pas que l'élevage paysan reste un modèle alternatif, sinon on peut penser que ce qu'ils nous imposent, on peut en sortir. Demain il faudra qu'on mange notre viande cellulaire. Défendre l'élevage paysan, c'est aussi toute une société humaine qu'on défend derrière, contre le capitalisme et le néolibéralisme qui nous conduit à notre perte.

ECHANGES AVEC LA SALLE

BERTRAND : Je suis agacé par l'hypocrisie autour du bien-être animal. Dans les porcheries industrielles, on met des jouets, y'a des trucs pour se gratter, mais le cochon reste enfermé.



JOCELYNE : Mon analyse, c'est que le développement industriel va de pair avec son inverse, la protection des animaux. Rapport entre industrie et rapport de classes. Les bourgeois développent mines, chemins de fer… font descendre enfants dans les mines et chevaux qui y meurent, et d'un autre côté condamne le cocher qui frappe son cheval. On retrouve ça dans ces histoires de bien-être animal aujourd'hui. En 1960 : quand on industrialise concrètement, on enferme les animaux. Le livre qui parait en Angleterre : « Animal machines » de Ruth Harrison, décrit le fonctionnement des systèmes industriels et fait le buzz à l'époque. La commission qui se réunit fait ressortir le constat qu'en effet ce n'est pas terrible, donc on pose 5 choses qui sont indispensables. On pose les 5 libertés, le fondement de la théorie du bien-être animal : l'animal doit pouvoir se lever, avoir de l'eau, étendre ses pattes, etc. Elles ont servi de base à la question du bien-être animal. Il est pris en main par les biologistes, la science. Les scientifiques se sont questionnés sur ce qu'il faut faire ou pas aux animaux, mais sans remettre en cause le système « moderne ». On est dans la suite de ça. Un article récent de biologistes qui disent que bosser sur le bien-être animal en système industriel, ça ne sert à rien, c'est du pipeau.

PUBLIC : Un ami paysan boulanger a dû mettre aussi animaux sur ses terres. Il disait qu'à chaque fois qu'il faisait venir un boucher, il le laissait aller chercher les cochons et s'en allait. Il a fait une formation pour accueillir ça et en était très content. Maintenant c'est lui qui les emmène au boucher sur la ferme et il y a beaucoup moins de stress.

BERTRAND : Au moment de l'abattage, le mieux pour l'animal c'est de rester avec l'éleveur. La Conf défend notamment abattage à la ferme. Le transport est très stressant aussi. Eux on leur dit qu'il faut absolument passer par l'abattoir pour des raisons d'hygiène. L'abattage à la ferme du coup est très compliqué.

JOCELYNE : Il y a de plus en plus de démarches en France pour des dispositifs plus petits. Les caissons d'abattage par exemple servent à tuer l'animal, puis il faut l'emmener vite à un lieu de transformation. Dans le Lubéron il y a eu un appel aux dons pour finaliser un projet d'abattoir mobile. Il y a aussi la reprise d'abattoirs par des éleveurs. C'est mieux pour les paysan.nes, il y a une confiance. Pour les gens qui travaillent dans les abattoirs, ce n'est pas évident. C'est un métier être tueur d'animaux. Paradoxalement, ce sont des gens qui aiment les animaux. C'est vrai que l'abattage à la ferme, ça résoudrait beaucoup de choses. L'animal reste dans la ferme, ça n'a rien à voir.

BERTRAND : Il y a aussi la question des abattoirs à défendre, y'en a de moins en moins.

GILLES : Avant, y'en avait pleins, un par canton au moins. Et aujourd'hui, y'en a plus qu'un dans le 41. C'est pour les gros animaux, pour les petits y'en a plus.

PUBLIC : Sur du bio, est-ce qu'il y a des restrictions sur la vaccination, par rapport aux maladies ?

GILLES : Il n'y a pratiquement pas de limite en bio pour soigner. Il est conseiller d'utiliser la médecine douce, mais sinon pas de limite. Quand un animal est malade, il faut le soigner. Le traitement antibiotique

systématique dans la ration c'est interdit et c'est très important. Les antiparasitaires sont un peu limités. Moi je n'ai jamais fait le moindre traitement sur ses vaches.

ELISE (éleveuse de chèvres) : Il y a un délai d'attente avant de pouvoir consommer le lait ou la viande. On doit doubler ce temps en bio. Mais tu peux déparasiter plusieurs fois si tu veux. Mais ça coûte très cher. En élevage paysan, on se demande plutôt pourquoi on doit faire 3 traitements dans l'année.

GILLES : En bio, il y a des réflexions sur des solutions pour que les animaux ne soient pas malades. Donc ce qui se passe, ce sont des accidents.

PUBLIC : Vous avez parlé de rationalités. Ceux qui ne font pas de l'élevage paysan, qu'est-ce qu'il merde à l'école ? A quel moment ils se détachent complètement du lien à l'animal ?

JOCELYNE : Il y a 2 choses. Le système et les gens qui travaillent dedans. J'ai travaillé dans l'élevage industriel, et me suis demandé pourquoi ils restent, pourquoi ils continuent. Dans le travail, on crée des défenses mentales contre la souffrance. Mais il empêche de penser. Il faut une faille pour recommencer à souffrir, pour recommencer à penser. J'ai entendu l'expérience d'une femme qui en est sortie : ses amis lui demandaient pourquoi elle faisait ça. Ça a cassé son blindage, elle a vu ce qu'elle faisait. Ça lui a fait très mal du point de vue de la santé. Et donc elle est partie de ces endroits. Les agriculteur.ices qu'ont dit conventionnels, ils font de l'élevage, mais contraints à des choses qu'ils ne feraient pas si ils pouvaient vraiment choisir. Il y a quelque chose à faire avec ces gens d'un point de vue politique et syndicale. Distorsion communicationnelle dans les filières industrielles, compétition, mensonge… Beaucoup de rapports de domination. C'est dur de résister au système conventionnel (affaire de pensée, émotions, héritage familial etc.). C'est eux qu'il faut aller chercher. Ceux qui sont dans des systèmes de productions animales, mais ça ne leur va pas.